

tendresse la plus désobligeante que l'on puisse imaginer.

La comtesse, dès le premier jour, comprit le sort qui l'attendait; elle était vouée à un lent martyre, où le fiel et l'absinthe ne lui manqueraient pas. Elle se résigna; qu'aurait-elle pu faire, si ce n'est de se résigner? Où trouver un refuge, un appui? Les débris de sa famille étaient réunis à l'hôtel Montréal; elle ne pouvait aller ailleurs, ni sans éclat, ni sans scandale. Puis, en s'interrogeant, elle découvrait dans son cœur une faiblesse qui ne lui permettait pas de s'exposer aux périls d'une indépendance plus grande et qui rendrait suspecte, aux yeux du monde, même la rupture la mieux motivée. Elle s'inclina donc devant le destin, avec l'espoir de le désarmer à force de patience. Le temps est souverain pour de telles guérisons; il apporte le calme et l'oubli, et a du baume pour toutes les blessures.

Cependant il lui restait une dernière démarche à faire: sa parole était donnée, il fallait la dégager. Gaston l'attendait au rendez-vous, accordé un peu à la légère. Comment le prévenir? surveillée comme elle l'était? Ecrire eût été le comble de l'imprudence. Elle n'avait autour d'elle personne qui ne fût disposée à la trahir. Mieux valait se rendre où elle avait promis d'aller; c'était une entrevue d'adieux où elle pouvait marcher le front haut et la conscience pure. Cette résolution une fois prise, elle fit ses préparatifs. Son espoir était de déjouer, par une sortie matinale, la surveillance de sa belle-sœur. Elle se leva aux bougies et quitta son appartement que le jour n'était pas fait. Quelle fut sa surprise de trouver Pulchérie debout et sous les armes!

— Ah! c'est vous, ma sœur, dit celle-ci en la voyant.

— J'ai l'habitude d'aller à la première messe, répondit Clémence avec un certain embarras.

— Et moi aussi, ma sœur. Comme ça se rencontre! La voiture est en bas. Nous irons à la chapelle du couvent. Venez!

## XXII.

L'histoire cite, comme un des supplices les plus ingénieux qui soient sortis de l'imagination des hommes, celui qu'un empereur païen infligea aux catéchumènes qui se refusaient à l'adoration des idoles. Vivants, on les liait à des cadavres et ils expiraient dans ces funèbres embras-

sements. Clémence était livrée à quelque chose de plus terrible encore et de plus cruel: on l'avait liée à un cadavre vivant, mais insensible et froid comme un cadavre; elle n'avait pas seulement une masse inerte à ses côtés; elle sentait palpiter un cœur ennemi et ne pouvait échapper à d'odieuses étreintes.

Dès ce moment, il se fit dans son état un changement tous les jours plus marqué. Ce fut d'abord un ébranlement moral et une grande lassitude de vivre. Pourquoi aurait-elle vécu? Quel intérêt la rattachait à une existence aussi dépourvue et aussi tourmentée? Si elle y tenait par quelques liens encore, c'était dans le passé. Elle se souvenait de ce temps où, heureuse et libre, elle n'avait autour d'elle que des visages affectueux et des volontés empressées. Elle se souvenait de son père, dont elle était l'idole, et qui se faisait une fête de lui obéir, même dans ses caprices. Elle se souvenait aussi, et c'était le rêve secret, de ce compagnon de sa jeunesse dont l'image et le nom se mêlaient aux événements et aux joies des anciens jours. Il lui semblait alors qu'elle se retrouvait, qu'elle reprénait possession d'elle-même; son imagination l'emportait loin de cette prison où on la tenait enfermée, loin de ce joug de fer qui pesait sur elle jusqu'à l'abrutissement. Elle était à cheval, près de lui, courant dans les bois ou sur la grève, aspirant l'air à pleins poumons, parcourant les sites familiers et chantant l'hymne de la délivrance avec une ivresse qu'elle contenait mal. Douces chimères, hélas! trop courtes, et d'où elle revenait plus triste et plus délaissée que jamais.

Il était impossible que cet état de choses, en se prolongeant, n'amenât pas une crise. Quelle que fût la résignation de la victime, un moment devait arriver où sa fierté et sa dignité blessée parleraient encore plus haut. Au début, elle avait pu croire que le système d'étouffement à huis-clos dont on usait envers elle, cesserait, faute d'aliment. Elle comptait sur les bénéfices du temps et sur une patience si exemplaire, qu'elle eût désarmé le persécuteur le plus acharné. C'était mal connaître sa belle-sœur. Pulchérie se lasser, allons donc! Elle avait pour le mal une vigueur et des ressources que rien ne pouvait épuiser; à peine en était-elle à ses préludes. Les coups qu'elle avait portés n'étaient qu'un aiguillon pour porter des coups nouveaux et plus sûrs. Plus elle allait, plus elle y mettait goût et y procédait avec une main plus exer-

cée. Si dure et si asservie que fût la condition de Clémence, Pulchérie trouvait d'ingénieux moyens de l'empirer; elle serrait l'étau jusqu'au vif et l'obsédait chaque jour davantage. Enfin les choses en vinrent au point que la jeune femme résolut d'affronter une explication.

En prenant ce parti, ses illusions n'étaient pas grandes. Elle avait pu juger le rôle que jouait son mari dans ce complot et n'attendait pas beaucoup de sa tendresse ni de sa justice; mais le soin de son honneur ne lui permettait plus de reculer. Elle en était là, que son silence aurait été mal interprété et qu'elle aurait paru s'incliner devant de légitimes représailles. Elle parla donc et alla droit au but. C'était dans un de ces rares moments où elle se trouvait seule avec Sigismond.

— Monsieur le comte, lui dit-elle; avez-vous quelques instants à m'accorder? J'ai à causer avec vous de choses très sérieuses.

Il y avait dans son accent et dans sa pose une dignité si naturelle et une si grande assurance en même temps, que Sigismond en fut troublé et essaya de cacher ce trouble sous une légèreté apparente:

— Des choses sérieuses, vous, Clémence! est-ce croyable? dit-il.

— Très sérieuses, Monsieur le comte! êtes-vous disposé à les écouter? poursuivit la jeune femme sans s'arrêter à ce ton railleur.

— Mais, sans doute, sans doute! Aujourd'hui comme toujours. Entre nous, c'est de droit. Il n'est pas besoin d'y mettre tant d'appâts.

— Ainsi ferai-je, Monsieur le comte. Je n'y mettrai point d'appâts, je n'y mettrai que de la franchise. Puis-je espérer que vous en ferez autant?

Les rôles semblaient intervertis; c'était le comte qui cédait du terrain, tandis que la comtesse allait droit au but. Elle continua:

— Monsieur le comte, dit-elle, je n'aime pas la plainte et je m'en suis défendue aussi longtemps que je l'ai pu; même en ce moment, je ne me plains pas; c'est une faveur que je viens vous demander.

— Une faveur?

— Vous saurez laquelle! Permettez-moi seulement de vous rappeler à quel titre je la demande et pourquoi j'y tiens.

— Dites! dites! on n'est pas plus solennel que vous.

— Quand mon père vous choisit pour son gendre, Monsieur le comte, il dut croire que vous

comprendriez l'étendue des obligations que vous imposait ce choix. J'étais trop jeune alors pour que ma volonté eût une part; mon père désirait ce mariage, cela me suffit. J'étais heureuse de le voir heureux. Il me donna à vous et assurément à votre branche une position qu'elle n'aurait jamais pu espérer autrement.

— Des reproches?

— Non, Monsieur le comte, point de reproches, ce serait de trop mauvais goût. Si je rappelle le bienfait, c'est que j'ai à réclamer une grâce qui en sera l'équivalent et qui vous déchargera de toute reconnaissance. Voilà mon titre; est-il suffisant pour vous toucher?

Sigismond marchait d'étonnement en étonnement; jamais Clémence ne lui avait parlé ainsi; cette fermeté, ce langage étaient bien nouveaux de sa part. Pourquoi ces récriminations? Que signifiait ce réveil après un long repos? Autant d'énigmes pour lui, et en vain cherchait-il à les expliquer.

— Où voulez-vous en venir? lui dit-il.

— Vous allez le savoir, répondit-elle. Que vous soyez le maître ici, Monsieur le comte; que vous ayez cherché à l'être le lendemain de la mort de mon père; que vous ayez poussé la chose jusqu'à l'excès et en m'enlevant jusqu'aux plus petites attributions, je n'ai rien à dire; c'est votre rôle, c'est votre droit; vous auriez dû seulement y mettre plus de ménagements et plus d'égards. Comme vous le faites, c'est presque une humiliation pour moi. N'importe, de votre main, je m'y résigne et je l'accepte.

— Allons, Clémence, voilà que vous exagérez.

— Je l'accepte, vous dis-je; que vous faut-il de plus? Mais ce que j'accepte de votre main, je ne saurais l'accepter de la main d'autrui. Non, Monsieur le comte, ajouta-t-elle en répondant à un mouvement de Sigismond, je ne l'accepterai pas. La loi et le devoir me donnent un maître; ils ne m'en donnent pas deux.

— Deux maîtres? Où voyez-vous cela?

— Monsieur le comte, je suis sincère, soyez-le aussi. Oui, deux maîtres! vous savez bien que j'en ai deux. Dans tous les cas, vous seriez le seul à ne pas le savoir. Oui, deux maîtres, je le répète à dessein, et le plus exigeant n'est pas celui qui a le droit de son côté.

En prononçant ces derniers mots, la jeune femme éprouva une sorte de retour. L'image hostile lui apparut; elle tressaillit à ce souvenir. Son cœur se serra, des larmes lui vinrent

aux yeux ; sans doute elle songeait aux douleurs qu'elle avait endurées.

Sigismond se montra compatissant :

C'est de ma sœur que vous voulez parler ? dit-il avec une bonhomie feinte.

— Et de qui donc ?

— Pulchérie ! Elle vous aime tant !

— Brisons là dessus, Monsieur le comte, reprit la jeune femme en maîtrisant tout à coup son émotion ; il y aurait trop à en dire. Je ne fais pas plus le procès aux vôtres que je ne vous le fais à vous. Votre sœur est ce qu'elle est ; vous pouvez la juger, et n'avez pas besoin qu'on vous éclaire.

— Comme vous le prenez, Clémence !

— Pardonnez-moi, j'y mets peut-être de la vivacité ; voici que j'achève. Il vous a plu, j'ignore pour quel motif, de tirer votre sœur du couvent où elle avait si longtemps vécu. Vous l'avez installée ici, vous lui avez donné le commandement de la maison. C'est bien ; je m'incline ; mais, à mon tour, j'ai une prière à vous faire et une grâce à vous demander. Cette grâce est d'un si grand prix à mes yeux, qu'elle vous acquittera de tout ce que mon père a fait pour vous.

— Encore ! dit Sigismond avec un mouvement d'impatience et d'humeur. Et quelle est donc cette grâce ?

— La voici, Monsieur le comte ; puisque votre sœur a pris ici ma place, permettez-moi d'aller prendre la sienne.

— La sienne ! Comment cela ?

— Elle restera à l'hôtel ce qu'elle est ; elle y commandera comme elle y commande.

— Et vous, Clémence ?

— Moi, Monsieur le comte, j'irai au couvent, c'est un échange où nous gagnerons toutes deux.

— Au couvent, s'écria Sigismond comme réveillé par un coup de beffroi, au couvent ?

— Oui, Monsieur le comte, au couvent ; et si vous pensez que celui de Mlle Pulchérie soit d'une règle trop relâchée et d'un accès trop facile, il vous sera aisé d'en trouver un qui vous offre plus de garanties. J'irai où vous voudrez pourvu que je quitte cette maison.

Clémence aurait pu parler longtemps sans que son mari l'interrompît. Son attention n'était pas à ce qu'elle disait. Un mot seul l'avait frappé, c'était le mot de couvent ; peu lui importait les commentaires ; il les tirait de lui-même et à son point de vue exclusivement. Parler ainsi

d'un couvent de gaieté de cœur, de propos délibéré ! que se cachait-il sous un pareil langage ? Un piège, sans doute, une intrigue ourdie de longue main. Les murs d'un couvent ne sont pas si hauts qu'un amoureux ne puisse les franchir, et, sous ce vœu, en apparence innocent, se tramait quelque machination diabolique. D'ailleurs, un éclat pareil n'a jamais lieu sans qu'on en parle au dehors. L'hôtel Montréal serait donc, pour tout l'hiver, l'aliment de la médisance. Les bonnes âmes arrangeraient le fait à leur guise, et Dieu sait à quelles gloses il donnerait lieu. Non ! non ! le comte ne pouvait vouloir ni souffrir rien de pareil ; il aspirait au repos de toutes les manières. Il n'avait de goût ni pour le scandale, ni pour le ridicule, et il saurait se préserver de l'un comme de l'autre ; sa femme resterait où elle était ; elle y resterait assujettie à une surveillance de plus en plus nécessaire. C'était le seul moyen décent de tout concilier, l'opinion du monde et la sécurité domestique : c'était le plus efficace également, et cet acte de révolte le prouvait bien. A tous ces titres il ne s'en départirait pas.

Voilà quelles réflexions se pressaient dans l'esprit du comte et à quelles conclusions il était conduit. Clémence s'était levée et attendait sa réponse avec une tristesse mêlée de fierté ; il s'agissait d'un effort suprême et elle y avait mis l'énergie d'une âme aux abois ; elle sentait que sa vie en dépendait. Cependant, Sigismond ne se prononçait pas ; il gardait un silence affecté, comme s'il eût voulu la prendre par la lassitude. La jeune femme insista.

— Eh bien ! Monsieur le comte, dit-elle, que décidez-vous ?

— Caprice d'enfant, répondit-il. Cela vous passera comme cela vous est venu.

— Non, Monsieur le comte, il n'y a point de caprice là-dedans ; il y a une résolution bien arrêtée.

— Vraiment, dit-il en s'irritant de cette résistance, à laquelle il n'était point accoutumé. Vous persistez ?

— Je persiste, répliqua-t-elle avec fermeté.

— Alors, Madame la comtesse, vous m'obligez à parler plus nettement. Vous voulez quitter la maison, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur le comte.

— Faire un éclat, me mettre à l'index, livrer notre nom à la malignité publique ?

— Dieu sait de quel côté sont les premiers torts.

— Je vous le dirai tout à l'heure ; chaque chose en son temps. Et par je ne sais quelle fantaisie, vous demandez à entrer dans un couvent ? Est-ce la bien votre désir ?

— Mon désir très formel.

— Et vous voulez savoir quel est le mien, et si je consens à cette équipée ?

— Dites : à ce sacrifice.

— Eh bien ! non, Madame la comtesse, je n'y consens pas ; non, non, trois fois non. Vous resterez dans cet hôtel, vous n'irez pas au couvent. Tout à l'heure vous me demandiez de la franchise : en voilà, je l'espère.

— C'est donc la guerre, Monsieur ?

— J'aime mieux la guerre, Madame, que la trahison. Vous m'y forcez, d'ailleurs, et puisque nous en sommes aux explications, j'irai jusqu'au bout.

Clémence ne savait pas ce que son mari allait lui dire, et pourtant le cœur commença à lui faillir. Elle avait son secret, bien léger sans doute, mais qui lui pesait, tout léger qu'il fut. Peut-être alors eût-elle reculé ; mais Sigismond était entraîné par la colère, il continua :

— Vous parlez de couvent, Madame, lui dit-il, croyez-vous que je sois dupe de cette belle imagination ? Croyez-vous que je prenne cela pour une inspiration d'en haut, une vocation subite, ou même un besoin de vous recueillir ? Il faudrait que j'y misse bien de la complaisance, ou bien de la naïveté. Non, je pénètre mieux vos intentions, je lis dans votre cœur plus clair que vous-même. Si vous voulez quitter cette maison pour un cloître, c'est afin d'être plus libre, entendez-vous ? plus libre dans vos actes, plus libre et moins surveillée de toutes les façons.

— Ah ! Monsieur, quels soupçons odieux !

— Vous avez voulu de la sincérité ; j'en mets autant qu'on en peut mettre ; je joue cartes sur table, puisqu'il le faut.

— C'est trop cruel ; souffrez que je me retire.

— Non, vous saurez tout. Ah ! des soupçons ! Vous parlez de soupçons ! Est-ce donc une chose étrange que j'en aie ? Interrogez votre cœur, Madame, et qu'il vous dise si j'ai le droit d'en avoir, si vous n'y avez pas donné lieu et si les précautions que je prends contre vous sont dénuées de fondement et de justice. Voyons ; un examen de conscience, et qu'il soit complet.

Clémence avait vainement essayé de répondre ; il y avait dans l'accent du comte, dans ses

manières, dans sa pose, quelque chose de si menaçant, qu'elle en fut comme accablée. Le vague même dans lequel l'accusation était enveloppée, ne servit qu'à accroître l'impression qu'elle en reçut. A son âge, on s'exagère si facilement un premier tort ! et encore n'était-elle pas au bout de cette épreuve.

— Des soupçons, reprit le comte portant le fer dans la plaie et arrivant jusqu'au vif, ce ne serait rien que des soupçons ; mais si j'avais des preuves !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Clémence éperdue.

— Oui, Madame la comtesse. Si bien qu'on se cache, on est toujours trahi. Me prenez-vous pour un aveugle ou pour un enfant ?

— Monsieur le comte ! Monsieur le comte !

— Calmez-vous, Madame, dit Sigismond, touché de cet appel ; je n'exige point d'aveux, ils seraient d'ailleurs superflus. Je sais ce qui s'est passé sous les murs du château de Beaupré et sur le parvis de l'église. Vous voyez que je suis bien informé.

Ce fut le coup de grâce pour la pauvre Clémence ; elle n'y résista pas, et tomba comme foudroyée sur un fauteuil. Son mari avait le secret de sa faiblesse. Elle aurait pu se défendre, s'expliquer, prouver que le châtement avait excédé la faute, ouvrir son cœur et en rendre la pureté manifeste. Elle n'en eût ni le courage, ni peut-être le désir ; elle aimait mieux supporter les conséquences de sa défaite. Désormais, plus de révolte, ni rien qui y ressemblât ; elle livra ce jour-là ses dernières armes, et resta à la merci du vainqueur.

## XXIII.

Les suites de cette scène, furent bientôt visibles, même aux yeux les plus indifférents ; la santé de la comtesse en éprouva une atteinte profonde. De plusieurs semaines, elle ne put mettre le pied hors de ses appartements. C'était pas un mal caractérisé, et les médecins y perdaient leur science ; c'était une sorte d'abandon et de détachement de la vie. Non pas que Clémence se refusât au traitement qu'on lui avait indiqué ; en cela comme en toute chose, sa résignation était absolue. Si quelque résolution énergique se cachait là-dessous, elle n'en laissait rien paraître. A la voir si calme, si maîtresse de ses esprits, ayant pour tout le monde des paroles si douces, on n'aurait pu soupçonner ni

une souffrance, ni un combat intérieur. Désormais, sa force ne devait plus s'exercer que contre elle-même; elle se composa un visage et mura son cœur.

Dieu sait pourtant ce qu'elle éprouvait dans ce perpétuel contact avec les objets de ses invincibles répugnances. Plus que jamais, Pulchérie l'obsédait; à la voir constamment à ses côtés, Clémence avait fini par prendre en haine jusqu'à la lumière du jour; elle implorait les ténèbres pour la délivrer de cette vision. Parfois, elle restait accoudée sur une table durant des heures entières, la tête plongée dans ses mains, ou bien elle fermait les yeux, comme si elle eût cédé à un assoupissement. Heureuse encore, quand la vieille fille ne l'arrachait pas à cette diversion par un témoignage d'intérêt, blessant comme le fer d'un poignard :

— Qu'avez-vous donc, ma sœur ? lui disait-elle en pesant à sa manière sur ces deux mots et leur donnant un cachet particulier de persécution.

— Rien, rien, répondait-elle avec une précipitation involontaire.

— Vous sentiriez-vous plus mal, par hasard.

— Mais non, je vous assure.

— Il faudrait le dire, ma sœur. Rien ne sert de cacher ces choses-là. Voyons, soyez raisonnable; soignez-vous pour l'amour de nous.

Puis elle se levait et allait prendre sur un guéridon des potions dont elle était prodigue, et dans lesquelles elle épuisait les connaissances médicinales et les recettes souveraines en usage dans les couvents.

— Voici, ma sœur, lui disait-elle, en la lui présentant, et c'était encore une de ses formes de persécution. Une gorgée ou deux seulement. Une gorgée sans plus; il n'en faut pas davantage pour obtenir un bon effet. J'en ai eu vingt exemples. Deux religieuses qui étaient à la mort ont guéri rien qu'avec cela.

Clémence aurait bu du fiel pour couper court à ces commentaires, et, quant à la dose, elle n'y regardait pas.

— C'est bien, ma sœur, ajoutait l'impitoyable garde-malade. . . . maintenant, vous allez prendre un peu de repos, s'il vous plaît. Surtout ne restez pas ainsi, le corps penché en avant, c'est pénible pour la poitrine. Voici un coussin, appuyez-y vos reins : c'est la pose qui convient à votre état. Là, bien; vous êtes parfaitement,

à cette heure. Un petit sommeil si le cœur vous en dit; vous me remercerez au réveil.

A ces propos, à ces attentions, Clémence aurait préféré des brutalités, tant il y avait d'aigreur et d'hostilité au fond de ce langage. Elle souffrait tout néanmoins, n'ayant ni à choisir, ni à lutter. En d'autres occasions, Mlle Pulchérie profitait de la présence du comte pour varier ses doléances et se rendre désagréable d'une autre façon.

— Mon frère, lui disait-elle, vous ne prenez pas assez garde à la santé de votre femme; c'est une négligence que je ne saurais pardonner. Regardez donc Clémence! quel visage elle vous a aujourd'hui! On dirait une détournée. Voyez comme ses yeux sont battus! Et son teint! et ses lèvres! comme tout cela est fané et blémi. Moi, Sigismond, je m'y perds; je suis à bout de mes recettes. C'est à vous d'y songer, mon frère. Paris est un pays de ressources, et vous avez bien, parmi vos connaissances, quelque médecin capable de la tirer de là. Voyons, mon frère, ajoutait-elle en appuyant plus que jamais sur les mots; mettez-y donc un peu de votre. Aidez-moi, aidez-nous; je ne me sens plus de force à lutter seule; j'ai besoin de partager cette responsabilité.

C'est au milieu d'entretiens aussi aimables et dans cette compagnie choisie, que s'écoulaient les journées de Clémence. La pauvre femme en mourait et s'éteignait à petit feu.

## XXIV.

Cependant il était un point sur lequel tous les membres de la Faculté tombaient d'accord, au grand regret et au grand désappointement du comte. Le principal obstacle au rétablissement de Clémence était le confinement dans lequel on la tenait; les meilleurs remèdes étaient les promenades en voiture ou à pied, la vie à l'air libre, les distractions du monde. Bon gré mal gré, il fallait vaincre cette langueur si peu naturelle à cet âge, et qui, en s'aggravant, fut devenue un véritable danger.

On devine pourquoi cet avis et ce traitement n'étaient guères du goût de Sigismond. Et pourtant il ne pouvait reculer; la nécessité parlait trop haut; en hésitant, il eût mis l'opinion contre lui. Tout ce qu'il put faire, ce fut de choisir, parmi les distractions du dehors, celles qui lui parurent offrir le moins de risques et déranger le moins possible les combinaisons sa-

vantes sur lesquelles il avait fondé son repos. Ainsi point de fêtes, point de concerts, point de spectacles, rien de ce qui aurait amené une rencontre régulière, une de ces occasions que le destin ménage aux séducteurs et fait tourner au préjudice des maris. Mais, en revanche, il fut résolu que toutes les fois que le temps le permettrait, la jeune femme sortirait en voiture. Dans le système de défiance qu'avait adopté Sigismond, c'était une concession bien grande; il est vrai qu'il y avait des correctifs. Ces promenades devaient avoir constamment deux témoins, lui à cheval, Pulchérie, près de Clémence. Puis on devait varier le but et les heures, de manière à déjouer les calculs les plus ingénieux, et si enfin le hasard amenait une rencontre, ce ne serait qu'une crise passagère, un accident sans conséquence et qui n'échapperaient pas à des yeux aussi vigilants que ceux du comte et de sa sœur. Sur ce programme, on passa outre, en se promettant de le modifier au besoin et si les circonstances l'exigeaient.

L'effet de ces sorties ne trompa point les prévisions des hommes de l'art; Clémence parut y renaitre et s'y ranimer. Quand elle franchissait les portes de l'hôtel, sa physionomie prenait une expression nouvelle; on eût dit qu'elle respirait avec plus d'aisance et recouvrait l'exercice de ses facultés. Son œil, tourné vers la portière, semblait ne pouvoir se détacher du spectacle extérieur. En vain, Mlle Pulchérie essayait-elle de détourner son attention par des entretiens aigre-doux; la jeune femme paraissait aussi insensible aux avances qu'aux piqûres; elle appartenait à d'autres impressions et ne s'en défendait pas. Ce bruit, ce mouvement la charmaient et l'enivraient; elle s'y associait et y attachait un prix connu d'elle seule et un intérêt mystérieux.

Depuis l'explication qu'elle avait eue avec son mari, une sorte de révolution s'était opérée dans l'esprit de Clémence. Ce qui lui pesait le plus, ce qui répugnait surtout à son caractère sincère et droit, c'était la dissimulation dans laquelle elle s'était renfermée jusqu'alors. Sigismond l'avait affranchie de ce souci. Dès qu'il savait tout, la conscience de la jeune femme en était plus à l'aise. Désormais la vie commune ressemblait à un duel engagé entre eux. Le comte prenait ses précautions et elle faisait ses réserves. Le comte ne demandait rien à la confiance, et elle ne se croyait pas tenue à d'autres garanties qu'à celles qu'on lui imposait. Plus

on rivait ses chaînes, plus elle estimait que sa pensée avait le droit d'être libre. Puis-il lui arrivait ce qui arrive à toutes les âmes qui souffrent : elle s'attachait à la cause de sa douleur en raison de cette douleur même. N'était-ce pas là une légitime compensation? N'avait-elle pas fait des sacrifices assez grands pour obtenir en retour la liberté de rêver à sa guise? Elle cédait tout, elle ne se refusait à rien, pourvu qu'on lui laissât ce qu'aucun pouvoir humain ne pouvait lui enlever : le droit de se recueillir, de se replier sur elle-même, d'écouter les murmures et les tressaillements des sens.

Voilà quels étaient les motifs de ce retour à la vie et de cette modification profonde dans l'état de la malade. Les médecins ne manquaient pas de l'attribuer à leurs prescriptions; ils y voyaient un effet du régime qu'ils avaient conseillé. Illusions d'état! Ni les distractions, ni la promenade n'eussent suffi pour arracher Clémence à ses langueurs; le désordre était plutôt dans la tête que dans le corps. Ce qui la relevait, ce fut une flamme intérieure à laquelle on revenait quelquefois, une lumière soudaine qui brilla dans les ténèbres où elle se mourait. Ce qu'étaient cette flamme et cette lumière on le devine. Il semblait impossible à la jeune femme qu'un jour ou l'autre Gaston ne se trouvât pas sur son chemin. Les amoureux ont une étoile; elle y comptait. Dans ces piétons et ces cavaliers qui se succédaient, elle croyait à chaque instant l'apercevoir et semblait comme enchaînée à cette découverte. Rentrerait-elle avec un désappointement? Elle songeait au lendemain et se promettait une meilleure fortune. Ainsi sa vie avait un aliment, son imagination un but; elle espérait et attendait.

Longtemps cette attente fut déçue. Soit que le comte eût bien pris ses précautions, soit que le hasard seul en fût cause, Gaston restait invisible. Il n'épargnait rien cependant pour que les choses tournassent d'une autre façon. C'était pour lui une de ces idées fixes qui n'admettent ni repos, ni trêve. Depuis que, par un motif inconnu, Clémence lui avait échappé, tous les ressorts de son esprit étaient tendus de ce côté; aucune démarche, aucun soin ne lui coûtait. Mais si son ardeur ne se démentait pas, il était loin d'y apporter une prudence suffisante. A son âge, et de l'humeur dont il était, il s'entendait mieux à emporter les choses de haute lutte qu'à se ménager un succès par d'habiles calculs. Il avait affaire à des tacticiens consommés et n'é-

tail lui-même qu'un séducteur fort novice. Aussi, ses premiers efforts avaient-ils tourné contre lui. Il avait essayé de se créer des intelligences dans l'hôtel, et s'était livré aux agents du comte qui avaient reçu des consignes à ce sujet. On feignait de le servir, afin de le trahir plus sûrement. A ce jeu ses affaires n'avançaient guère ; il s'épuisait en démarches infructueuses et perdait du terrain au lieu d'en gagner.

Enfin ils eurent un jour heureux. L'équipage de la comtesse venait de déboucher dans cette partie du bois de Boulogne qui se transforme sous la main des ouvriers et prend de plus en plus l'aspect d'une décoration. Le comte était à cheval, à cinquante pas en avant ; la comtesse et Pulchérie avaient quitté leur voiture et côtoyaient le lac dans toute sa longueur. Le temps était beau, il y avait foule sur les chaussées et dans les avenues. Ce fut là et dans ces circonstances qu'eut lieu un rapprochement imprévu. Au moment où la comtesse et sa belle-sœur se trouvaient dans l'axe d'une allée latérale, Gaston y arrivait à toute bride et tournait du côté du lac. Qu'on juge de son émotion lorsqu'il aperçut Clémence, un peu en arrière de Pulchérie dont l'attention était portée ailleurs ! Ils se virent, ils se reconnurent et se saluèrent par un de ces regards plus éloquents que la parole, plus expressifs qu'un aveu formel. Cette minute valait des siècles, mais il y avait eu péril à y insister. Sur un signe de la jeune femme, Gaston piqua du côté opposé, et rentra chez lui, le cœur plein d'enchantements. Il se savait aimé ; qu'aurait-il pu désirer de plus ?

De loin en loin, le même bonheur leur fut ménagé ; mais, en se multipliant, ces rencontres devenaient dangereuses. Le comte s'en aperçut le premier et mit sa sœur sur ses gardes. On veilla de plus près, et le doute ne fut bientôt plus permis. Si serré que fût le réseau dans lequel on tenait Clémence, il ne suffisait pas pour l'assujétir complètement. La passion est si ingénieuse, qu'elle était parvenue à en briser quelques mailles.

Quand Sigismond se fut bien convaincu du fait, il n'hésita pas, il en revint au séquestre absolu, comme au seul moyen dont l'efficacité lui fût démontrée. Que la santé de la comtesse en souffrit, qu'elle y dût perdre les bénéfices d'un régime salubre, peu lui importait. Il en était arrivé à ce point où la pitié même s'efface devant des instincts violents. Il ne pouvait, sans une sorte de rage, songer à tant de précautions

vaines, à tant d'efforts superflus. Depuis que cette lutte domestique s'était engagée, il y avait employé tout ce qu'il y avait en lui de puissance et d'activité ; il en avait fait son unique étude et sa constante préoccupation. Et pourtant il n'en était pas plus avancé qu'au premier jour, et au moindre souffle cet édifice péniblement élevé s'écroulait en témoignage de son impuissance et avec une menace nouvelle pour son honneur. De là une sourde exaspération qui ne faisait que s'accroître, une jalousie concentrée et farouche qui peu à peu fermait son cœur aux sentiments délicats et élevés. Il n'avait plus rien du gentilhomme ; ce n'était plus qu'un géôlier, prêt à se changer en bourreau.

Désormais ces sorties, où Clémence avait retrouvé le souffle qui lui échappait, furent rigoureusement supprimées ou du moins entourées de conditions telles, qu'elles ressemblaient à une injure et à une dérision. L'hôtel Montréal étendit de nouveau sur elle son linceul de plomb ; la tombe n'est pas plus froide, ni le cercueil plus pesant.

## XXV.

Ce fut pour la comtesse une nouvelle épreuve et elle s'y soumit, le sourire sur les lèvres. Le destin la frappait d'un dernier coup ; elle s'inclina. En s'interrogeant, elle avait mieux jugé l'état de son âme. Ce qui n'avait d'abord été le caractère d'une préférence, d'un goût, d'un penchant, était devenu, par l'effet des circonstances, une passion véritable, un sentiment impérieux et profond. Que ce fût le tort du comte ou son propre tort, elle en était arrivée à cette fatale limite où l'honneur d'une femme n'est plus qu'à la merci d'une occasion. Elle s'avouait vaincue ; elle cédait ; elle n'avait plus ni la force, ni la volonté de se défendre. Voilà ce qu'elle découvrait et ce qui lui causait un certain effroi. Désormais quelle serait sa destinée ? Il n'y avait de choix pour elle qu'entre l'oubli ou la faute. Douleuruse alternative ! et pourtant elle n'hésitait pas : elle aimait mieux être oubliée que de faillir. De là cette résignation ; elle en pouvait mourir, mais elle mourrait en se gardant.

Gaston n'avait pas les mêmes motifs d'accepter cet arrêt ; tout l'invitait au contraire à persévérer. Il avait vu les combats de Clémence et ne se méprenait pas aux signes évidents de sa défaite. Et c'était alors que tout lui échappait.

paît. La coupe était devant ses lèvres ; il y touchait quand on l'avait retirée. Cette idée le mettait hors de lui, et ses désirs ne faisaient que s'en accroître. Non ! il ne rendrait pas les armes ; non ! il ne renoncerait pas à un bonheur placé sous sa main. Que lui importaient les obstacles ? Un amour comme le sien y regardait-il seulement ? Plus ils étaient grands, plus il devait leur opposer d'efforts et mettre d'opiniâtreté dans sa poursuite.

Ce fut sous cet aiguillon qu'il agit. Comme il ne trouvait plus Clémence sur son chemin, il fit de l'hôtel Montréal l'objet d'un siège dans toutes les formes. Et, pour échapper aux remarques, plus d'une fois il eut recours à des déguisements. Il espérait que la fortune lui enverrait à point nommé quelque dédommagement et lui livrerait l'accès de la place. Jamais investissement ne se fit d'une manière plus savante ni à l'aide de plus ingénieuses combinaisons. Tous les abords de l'hôtel furent reconnus, toutes les physionomies étudiées au passage. Point de mouvement qui lui échappât, point de détail dont il ne tirât parti. Il s'initia aux habitudes de la maison et sut comment les choses y étaient réglées. Ses assiduités, d'ailleurs, n'excluaient pas une certaine prudence, et il mettait un soin infini à déjouer les curieux. Qui aurait pu soupçonner qu'un marquis de Saint-Pons se cachait sous la blouse et la caiquette d'un ouvrier ?

Peu de jours après que ce système d'opérations offensives eut été adopté, il se passa dans l'intérieur de l'hôtel une scène singulière, et qui causa à Clémence une surprise mêlée d'étonnement. Parmi les femmes attachées à son service et à celui de sa belle-sœur, il en était une qui paraissait animée d'un zèle plus grand pour sa personne, et qui l'entourait de soins particuliers. Dans l'existence qu'on lui avait arrangée et où sa volonté n'avait qu'une faible part, il était rare que la comtesse se trouvât seule, même pour quelques instants. Mlle Pulchérie était pour elle ce que l'ombre est au corps, ce que le diacre est au prêtre, un témoin toujours présent, toujours attentif. Dans le salon comme dans le cabinet de travail, aux repas comme au jardin, oisive ou occupée, Clémence ne marchait n'agissait que sous les yeux de cet argus, deux yeux qui en valaient cent. S'éloignait-elle de quelques pas, une voix frappait son oreille comme le sifflement d'une flèche :

— Où allez-vous donc, ma sœur !

— Ou bien :

— Ma sœur, je vous suis !

Bon gré mal gré, il fallait réprimer cet élan, qui dérogeait à la règle établie, rentrer dans le giron et ne plus s'en éloigner.

Cette femme de service ne portait donc à sa maîtresse qu'un intérêt silencieux, et cependant Clémence en avait été frappée. Elle avait cru remarquer également que si ces démonstrations n'allaient pas plus loin, c'était à cause de la présence de ce tiers importun et inévitable. Enfin, un jour que, par exception, la comtesse se trouvait seule dans son boudoir, cette femme y entra brusquement :

— Madame, lui dit-elle, madame !

— Qu'avez-vous donc ? lui dit Clémence, que signifient ces airs mystérieux ?

— C'est que j'ai quelque chose à remettre à madame ! quelque chose d'important !

Elle porta en même temps la main sous son tablier.

— A moi ? Pour moi ? dit la comtesse.

— Oui, pour madame.

— Qu'est-ce donc ? Expliquez-vous mieux.

La femme de service montra le message dont elle était chargée.

— Une lettre ! s'écria la comtesse, la rougeur sur le front. Une lettre ! voilà qui est bien audacieux de votre part !

Un tel accueil n'était pas de nature à encourager l'officieuse ; cependant elle insista :

— Si madame avait de qui cela vient.

Clémence ne le devinait que trop, et un tremblement involontaire trahissait l'émotion dont elle était saisie. Qui pouvait lui écrire, si ce n'est Gaston ? Il se passa en elle un combat rapide ; elle n'osait ni accepter ni refuser. Accepter, c'était un engagement nouveau, un pas de plus vers sa perte, et dans quelles circonstances, grand Dieu ! avec un subordonné pour complice et pour témoin. Que de motifs pour hésiter et rester sur ses gardes ! D'un autre côté, refuser était une cruauté bien grande et qui ne répondait pas à l'état de son cœur. Quel gré lui saurait-on de ce sacrifice ? Elle allait désespérer le seul être qui l'aimât, et au profit de gens qui l'opprimaient et la tuaient. Et pourtant la balance penchait du côté du devoir : d'un geste expressif elle repoussa le message fatal et désiré ; elle eût persisté sans doute si la soubrette n'eût fait un mouvement.

— Mademoiselle ! s'écria-t-elle.

En effet, on entendait dans la pièce voisine des pas qui se rapprochaient. C'en fut assez pour